

Emmanuelle Dupinoat

Insensée insuline !

Roman



A mes parents,

A Marie-Françoise, Philippe et mes enfants,

A Claire et à Hélène.

I

La patience

« On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Si tu veux un ami, apprivoise-moi ! »

Antoine de Saint-Exupéry

1

Un vent glacé rafraîchissait l'atmosphère, le ciel était nuageux comme souvent ici et quelques cris d'oiseaux marins survolant la voie ferrée attestaient de la proximité de l'océan. Un homme brun, jeune, d'allure plutôt frêle et au visage hâlé maintenait entre ses jambes un volumineux sac de voyage. Il observa cette double ligne de rails, étonnamment droite, qui partait vers l'infini. Il connaissait ce point de vue par cœur pour avoir emprunté, des années durant, la passerelle qui surplombe la gare et rêvé à son avenir loin de ce cadre familial. C'était le meilleur raccourci entre le domicile de ses parents en haut de la ville et le vaste plan d'eau du sud de l'agglomération où ses rudiments de voile lui avaient d'abord été enseignés. Ensuite, le goût de la navigation l'avait rapidement gagné et il n'avait jamais boudé les sorties en bateau avec ses amis dans la baie de Concarneau ou les croisières de quelques jours.

Yann Galimou avait patienté longtemps avant ce matin d'automne où l'inconnu s'offrait enfin à lui et ses espoirs d'indépendance devenaient une réalité palpable. Une femme de petite taille se tenait à ses côtés et ses cheveux grisonnants ne lui enlevaient en rien une prestance indiscutable.

– Promets-moi, Yann, de contacter dès ton arrivée le Docteur Pricou, insista-t-elle.

– Mais oui, Maman, lui répondit-il sèchement.

La mère s'était obstinée à conduire son fils à la gare et lui distillait ses dernières recommandations. Lui ne l'écoutait que d'une oreille distraite, acquiesçant au hasard pour ne pas la froisser. Yann avait abandonné tout espoir de faire taire ce harcèlement bienveillant puisque les précédentes tentatives avaient été vaines, alors blasé, il abondait dans son sens. A vingt-huit ans, il était pressé de quitter le giron maternel. Sa mère l'étouffait et il aspirait vraiment à prendre son envol.

Le fils aîné Galimou avait passé six ans à Rennes, hors du nid familial, mais avait été contraint de regagner sa ville natale à la fin de sa thèse soutenue au printemps précédent. Les crédits escomptés pour lancer une étude à plus grande échelle sur l'effet cytostatique de la protéine que le thésard avait étudiée n'étaient jamais arrivés. La recherche avait dû être stoppée et le directeur du laboratoire avait été forcé de se séparer de lui. Après avoir postulé sur Rennes, Nantes et toutes les villes bretonnes susceptibles de lui

ouvrir le marché du travail, Yann avait élargi son rayon d'action. Il avait envoyé de nombreux curriculum vitae et s'était vu, au bout de quelques mois, proposer ce contrat d'un an dans un centre de recherche proche de la faculté de Jussieu. Paris lui offrait son premier emploi et il n'avait pas fait la fine bouche. Il devait désormais faire ses preuves au sein d'un milieu où la concurrence était rude.

Le train s'ébranla enfin et Yann observa avec un soupçon de compassion sa mère agitant fébrilement la main dans sa direction. Elle l'avait toujours exagérément protégé et cette attitude avait renforcé son besoin de fuir le Finistère, exacerbé sa soif d'indépendance. Cette nouvelle destination ne l'effrayait guère, l'excitait plutôt. Le soir même, il dormirait chez un cousin qui l'avait souvent accueilli lors de ses passages dans la capitale. Ce dernier, muté à Lyon, libérait justement son appartement et le propriétaire avait donné son accord pour que Yann s'y installe. Il appartenait à une de ces familles bretonnes où les cousins sont nombreux et omniprésents. Le quartier de « Beaugrenelle » était aéré et il disposerait de nombreux services à proximité de chez lui, gagnerait ainsi un temps précieux. Les rives de la Seine regorgeaient d'idées de balades et il était, en plus, sur une ligne de métro directe jusqu'au quartier de Jussieu : le rêve de tout Parisien !

En ces premiers jours d'octobre, Yann se présenta au Centre de Recherche en Endocrinologie. Monsieur Jan, son directeur, le confia rapidement aux soins

d'Eric, attaché de recherche en herbe venant de passer sa thèse. Petit, châtain, les cheveux en bataille, ce chercheur portait de grosses lunettes comme les caricaturistes aiment représenter les savants et proposa une visite commentée des lieux.

– Lorsque je suis entré ici la première fois, j'ai mis plusieurs jours à connaître le rôle de chaque personne et comprendre l'utilité de tous ces appareils.

Il ébaucha un large geste de la main pour accompagner ses paroles entraînant dans son sillage un flacon rempli d'un liquide blanchâtre négligemment entreposé sur une paille. Yann eut la présence d'esprit de stopper la fiole dans son mouvement pour éviter une chute inexorable et la perte de son contenu.

– Heureusement que tu étais là car sinon Michel m'aurait fait passer un sale quart d'heure si j'avais malencontreusement renversé son mélange. Cet attaché de recherche est facile à identifier : c'est le seul type en blouse blanche qui court dans le couloir dès que le patron entre dans le service. Le reste du temps, il dort sur son bureau en attendant les résultats des pauvres thésards qu'il exploite sans vergogne.

– Tu exagères un peu, j'imagine, lui demanda Yann un peu surpris par la pratique.

– A peine, tu verras.

Yann commença à s'inquiéter sur le sort qui lui serait réservé en qualité de débutant dans ce laboratoire. Il avait découvert la cruauté du monde de

la recherche durant ses années de thèse et était sensible à l'accueil cordial que lui réservait Eric. Il espéra s'en faire un allié.

– Comme vieil habitué des lieux, je sers de guide désormais aux nouveaux arrivants et peux te présenter les différentes salles si cela t'intéresse, lui proposa-t-il.

– Merci de te mettre à ma place et je te suis volontiers pour la visite, dit Yann en lui emboîtant le pas.

En passant devant le bureau de la directrice scientifique, le jeune docteur lui expliqua avec un sourire blagueur.

– Là, c'est mon futur bureau !

Cette réflexion amusa le Breton. Il avait pu repérer les pièces chargées d'appareils de mesure sur de grandes paillasses carrelées, les deux salles de culture à l'air filtré, la laverie et les bureaux. Ils avaient croisé les trois autres attachés de recherche, la technicienne et les deux femmes de ménage. Tout ce petit monde cohabitait. Le fonctionnement n'aurait pas été totalement assuré sans la présence de quatre thésards dont les travaux de recherche contribuaient largement aux publications de l'établissement.

Le centre travaillait sur la lutte contre le cancer et en quelques semaines, Yann s'adapta aisément à l'équipe et à son sujet de recherche. Il apprit de nouvelles techniques, dut se familiariser rapidement avec des appareils qu'il n'avait jamais vus durant ses

études universitaires. Il mit au point un protocole de culture cellulaire et de coloration pour en évaluer précisément la croissance. Toutes ses expériences devaient être réalisées rigoureusement dans les mêmes conditions car l'exploitation des résultats n'était envisageable qu'avec des tests reproductibles. La directrice scientifique avait donné à Yann quelques conseils et précisé ses exigences.

Le travail à la paillasse était un petit maillon de la longue chaîne aboutissant parfois au but ultime : trouver une substance avec un effet thérapeutique encore inconnu. Ce produit subirait, ensuite, tout un ensemble de tests sur l'animal puis sur l'homme avant de pouvoir être utilisé, éventuellement, comme médicament.

Comme tous les chercheurs, Yann passait une partie de son temps à faire de la bibliographie. Cet indispensable travail de patience et de rigueur consistait à s'informer, chaque semaine, des articles parus dans les différentes revues scientifiques sur son domaine. L'univers des connaissances était infini et patiemment le chercheur devait piocher parmi les démonstrations de ses homologues répartis sur toute la planète les éléments, souvent insoupçonnés, lui permettant d'avancer dans ses propres travaux.

Les plaisirs étaient donc variés, la tâche immense et le nouveau chercheur possédait encore une motivation sans faille.

2

Monsieur Jan, homme de stature moyenne, aux tempes clairsemées et cheveux argentés, dirigeait avec autorité son laboratoire et exigeait que ses chercheurs assurent quelques heures d'enseignement. Elles pesaient à certains mais Yann y avait plutôt vu l'opportunité de découvrir une profession qui aurait pu le tenter. Le directeur du laboratoire lui avait confié les travaux dirigés de biochimie, matière dont lui-même dispensait les cours magistraux.

Yann s'était replongé dans ses anciens cours peu à peu ramenés de Quimper où ils dormaient depuis plusieurs années dans le grenier de ses parents. Quelques livres étaient venus compléter sa panoplie d'outils pour ces séances d'enseignement. Connaître les constituants de la matière vivante et les réactions chimiques entre chaque composé donnait à la biochimie une place stratégique au laboratoire. Yann constatait tous les jours qu'elle était à la base de multiples expériences qui y étaient réalisées. Cette

matière lui avait semblé assez théorique au fil de ses études aussi souhaitait-il sensibiliser les étudiants aux nombreuses applications qu'elle pouvait néanmoins leur offrir. Il gardait l'enthousiasme du débutant et l'espoir de transmettre ce que lui-même avait appris. Le programme actuel de la licence avait peu changé depuis le moment où Yann avait quitté les bancs de l'université. A vingt-huit ans, il n'avait pas une si grande différence d'âge avec les étudiants qui l'abordaient, assez librement, à la fin des séances et n'hésitaient pas à lui demander des explications supplémentaires. L'enseignant comprenait leur intérêt pour ce processus complexe qu'est la vie et tentait de répondre à leurs questions grâce aux connaissances dont il disposait.

En sortant de son travail, chaque soir, il reprenait le métro et avait mis une dizaine de jours à s'accoutumer à cette ambiance particulière de milliers de Parisiens regagnant leurs pénates. Chacun dévalait les nombreuses marches des interminables escaliers pour atteindre les galeries du sous-sol et se hâtait d'attraper la dernière rame à quai pour ravir trois minutes supplémentaires de soirée ou ne pas manquer une correspondance. Têtes baissées, la mine triste, dans ces couloirs sans âme balayés par les courants d'air, chargés d'un mélange d'odeurs indéfinissables, les usagers ressemblaient à ces colonies de fourmis grouillant vers une destination connue de chacune d'elles mais dont l'observateur

curieux ignore tout. Seuls les grands panneaux publicitaires vantant les mérites d'un lointain paradis ou le goût exquis d'une crème à la vanille coloraient les lieux, incitaient certains à esquisser un sourire lorsque le slogan s'y prêtait. Yann s'était peu à peu fondu dans cette masse humaine, laissé entraîner par la vague puissante de cette foule en transhumance. Il s'était résolu à supporter stoïquement ces instants de forte promiscuité où le wagon, déjà plein, devait accueillir un nouveau voyageur. L'individu dégringolant l'escalier quatre à quatre à l'instant même où l'alarme au bruit sourd annonçait la fermeture imminente des portes était parvenu à battre son record de vitesse et ainsi forcer la chance : l'idée même d'attendre la prochaine rame lui aurait semblé totalement incongrue. Le Breton s'était surpris à courir et à manifester des signes d'impatience en voyant le dernier wagon quitter la station alors qu'il accédait aux quais. Il avait compris que son intégration était réelle, que la fièvre parisienne qui l'avait surpris en arrivant était devenue sienne.

Les semaines passaient et Yann ne souffrait ni de son isolement, ni de cette indifférence qu'il croyait être inévitable en arrivant dans la capitale. Les amis et les cousins qui avaient pris le chemin de Paris quelques mois, parfois années, avant lui l'avaient adopté rapidement au sein d'un groupe de Bretons exilés. Ils arboraient cette double étiquette comme une bannière sous laquelle ils se rangeaient fièrement

plutôt qu'un inconvénient majeur au sein d'une population complexe, issue d'horizons multiples. La mer manquait à Yann qui avait toujours eu la possibilité de s'y rendre aisément, luxe qu'il appréciait désormais à sa juste valeur, en se maudissant de ne pas avoir su mieux y goûter précédemment.

La capitale possédait de nombreuses ressources culturelles et le Breton les découvrait progressivement au cours de balades improvisées ou lors de virées entre amis. L'île Saint Louis avec Notre-Dame et la Sainte-Chapelle n'avait plus de mystère pour eux. Ils s'étaient arrangés pour suivre des visites guidées afin de profiter pleinement de la richesse du site. Le musée du Louvre les avait occupés agréablement plusieurs dimanches après-midi. Le périple au cœur des Antiquités grecques et romaines comme la contemplation des toiles de Watteau, Vermeer ou Constable leur avaient offert quelques voyages imaginaires dans ces époques révolues et de réels moments d'évasion loin de Paris. Seul, Yann ne détestait pas, de temps en temps, flâner à sa guise dans les jardins parisiens. Il avait ainsi arpenté le Champ-de-Mars, le Jardin des Plantes ou celui du Luxembourg qui était son préféré sans qu'il sache expliquer pourquoi. Devant le Palais du Sénat, l'eau jaillissant de la fontaine centrale et le spectacle des enfants manœuvrant sur le bassin leurs voiliers en bois, témoins usés des jeux de leurs aînés, lui plaisaient. Il aimait, accoudé à la balustrade en pierre,

observer leurs mouvements et les aurait volontiers rejoints. Autour régnait une quiétude particulière d'adultes s'accordant quelques minutes de répit sur ces chaises d'un âge certain pour picorer des miettes de leurs enfances disparues ou simplement admirer les magnifiques parterres fleuris.

Régulièrement, à l'occasion d'un long week-end ou de vacances, Yann avait retrouvé les siens, apprécié de revoir Quimper, de respirer l'air iodé et surtout de goûter au calme loin de Paris. Le département du Finistère portait bien son nom : « Pen ar bed », en breton, ou « fin de la terre ». Chez ses parents, Yann se reposait avant tout et reconstituait l'énergie absorbée au fil des semaines par son rythme parisien. Sa mère avait tenté de lui soutirer des détails sur sa nouvelle vie, ses fréquentations et sa santé mais avait peu à peu cessé de questionner son fils se heurtant à des soupirs agacés et un silence sans appel.

3

Mathilde claqua doucement la porte de l'appartement qu'elle partageait avec ses sœurs. Comme tous les matins, elle était la première à partir. Elle se dirigea vers la station de métro. Le quartier lui était familier puisqu'elle y avait grandi. Au moment de l'installation de ses parents à Auteuil, elle-même avait à peine cinq ans. Dans ce froid matin de février, la rue Molitor était encore déserte. Les gens se levaient tout juste. Plus tard, des parents pressés, houspillant leurs enfants encore endormis, animeraient cette artère. Elle était bordée d'immeubles en pierres déclinant des tons ternes du gris au beige sale et conduisait à l'école de la rue Michel-Ange ou à « l'école des Oiseaux », célèbre établissement privé du quartier. Les familles croiseraient les collégiens et les lycéens se dirigeant vers le lycée Jean de La Fontaine que Mathilde avait fréquenté. Le kiosque à journaux ouvrait. Il avait jadis été tenu par un petit homme revêche et lunatique qui effrayait les enfants. Ce pauvre homme n'avait sans doute jamais fait de mal à

personne et les peurs enfantines l'avaient transformé en un être étrange. La jeune fille s'engouffra dans la station de métro, poinçonna son ticket de carte orange et descendit sur le quai. Elle s'installa dans la rame qui venait d'arriver. Les quinze arrêts qui la séparaient de son premier cours de la journée lui octroyaient quelques instants de rêverie. Les occasions de s'évader des soucis terre-à-terre manquaient tellement chez elle, rue Erlanger !

Au fil des semaines, Mathilde avait fini par reconnaître les visages de certains habitués qui, comme elle, montaient toujours dans le même wagon. Son imagination vagabondait vers des destins tortueux pour ces personnes qui partageaient, régulièrement, quelques minutes de ses journées.

Mathilde se dirigea vers la faculté de Jussieu. Elle y suivait des cours de biologie sans savoir vers quoi ces études la destineraient. Elle aurait aimé devenir médecin. Ils étaient légion dans sa famille. Cette idée avait germé en elle très tôt et le choix de s'inscrire en première année de médecine, une fois le baccalauréat en poche, l'avait accompagnée dans cette période où parmi ses camarades, nombreux étaient ceux qui s'interrogeaient encore sur le métier qu'ils souhaiteraient exercer. La vie en avait cruellement décidé autrement et l'avait privée de ses parents au début des cours de cette année cruciale. Le contexte familial, subitement compliqué, ne lui avait laissé aucune chance d'obtenir le difficile concours du mois